

Du Signe... à la Lettre vivante

Yamina GUELOUET *

« Avec les névrosés, on est comme dans un paysage préhistorique, par exemple dans le Jura. Les grands sauriens s'ébattent encore, et les prêles sont hautes comme des palmiers (?)¹ »

Le titre évoque un trajet entre deux moments, celui où un Signe apparaît, et l'autre où il s'écrit.

C'est un Signe porteur d'amour, qui traverse une cure, non sans remous, et accompagne l'être parlant, qui comme corps vivant sexué se trouve pris dans des impasses que le langage, de structure, lui impose. L'être parlant, en toute ignorance, orienté par un réel, celui de la jouissance de l'être, poursuit un dessein, celui de l'atteindre pour réaliser le rapport sexuel. C'est le syntagme que Lacan introduit pour désigner la jouissance absolue que vise cet être.

Or, celle-ci est irréalisable, si ce n'est dans la mort. Engagé dans cette visée, le sujet va se trouver confronté à des modes de jouissance mortifères qui le parasitent et dont il pâtit.

La psychanalyse, qui se fonde sur cette vérité « qu'il n'y a pas de rapport sexuel », vise à soustraire le sujet à ses impasses en lui permettant de trouver une solution plus « viable ».

Celle-ci ne peut être atteinte que par l'écrit, au cours de cette expérience singulière qu'est l'analyse, que ce travail va tendre à expliciter.

En effet, à partir d'une expérience de parole, dans un dispositif à deux, en se fondant sur cet instrument qu'est le discours analytique actionné par le désir de l'analyste, un réel est mis au jour et formalisé par des lettres, à l'instar de la formalisation mathématique.

* yamina.guelouet@free.fr

1. S. Freud, *Résultats, Idées, Problèmes*, Paris, PUF, tome 2, 1938, p. 287.

Il permet, au terme d'une analyse, l'extraction de « la lettre vivante », ce qui laisse entendre qu'il y a des lettres mortes dont il faut se séparer.

Je fais l'hypothèse que cette « lettre vivante ² », la seule qui arrive à destination, provient de la transmutation d'un signe, celui par lequel le nom propre est transmis, et avec lui, le don d'amour.

Cette lettre est ce qui du trait du nom propre s'incarne au terme d'une analyse, impliquant des conséquences qui relèvent de « l'inouï » au sein du processus subjectif.

Ma contribution va ainsi, en suivant le fil directeur de cette lettre, s'orienter de la fonction du nom propre à partir de l'enseignement de Freud et de Lacan, non sans l'appui de la clinique qui l'a révélée. Celle-ci montre que sa fonction, solidaire du moment de sa transmission, constitue le ressort du désir, dans ce moment qui reste le noyau le plus obscur de cette expérience qui touche au cœur de l'énigme de la vie.

Il s'agira donc, dans ce travail, d'éclairer ce moment et d'en tirer les conséquences.

Il y a ainsi trois termes en série : nom propre, signe, lettre qui seront à situer dans le champ de la parole, du langage et de l'écriture, soit dans le rapport au réel que l'expérience analytique révèle et cerne.

D'où un préliminaire sur le rapport qu'entretiennent ces termes s'impose.

I

Langage, écriture et nom propre

Un bref rappel sur l'histoire de l'écriture permet de rendre compte d'un premier aperçu sur l'articulation de ces trois termes ³.

Malgré une somme impressionnante de documents élaborés à ce sujet, le rapport entre écriture et langage n'a pu être dégagé.

La première erreur des historiens de l'écriture repose sur l'idée qu'il existe un langage où le mot coïnciderait avec la chose signifiée, faisant du langage articulé un moyen d'expression parmi d'autres.

2. J. Lacan, conférence « La Troisième », Rome, 31 octobre 1974.

3. M. Safouan, *L'inconscient et son scribe*, Paris, Le Seuil, 1982.

Or, si l'on examine les différents langages utilisés au cours des âges pour transmettre des messages, on fait le constat qu'ils relèvent tous d'un même principe : celui de la substitution d'un ensemble de mots, ou de lettres, ou de paroles par une signification arbitraire, ce qui en fait un code qui ne peut être compris que par ceux qui en détiennent la clé. D'où tout code ne dérive que du langage articulé, le seul dans lequel la parole fonctionne selon le principe de substitution qui est son axe même. En parlant, le sujet passe d'un signifiant à un autre signifiant, dans une chaîne articulée où se meut dans les dessous le sujet de l'énonciation, indexant la place de l'énigme du désir.

De cette erreur première découle une autre concernant l'écriture, affirmant que celle-ci est un système autonome indépendant du langage.

C'est une conception facilement réfutable.

Si l'on prend le langage gestuel, on constate que les gestes ne sont qu'écriture de parole liée à un énoncé destiné à introduire le sujet dans le langage. C'est donc une écriture qui dérive du langage sans s'y confondre.

De même, dans la « *Gegenstandschrift* » ou écriture d'objet, la fonction utilitaire des objets est détournée au profit d'une signification arbitraire qui lui est attribuée tout comme dans les codes langagiers. C'est donc un code d'écriture, si ce n'est que les progrès de son utilisation vont aboutir à l'écriture de signes pour indiquer la notion d'appartenance, pour s'émanciper ensuite du support et constituer la marque distinctive du nom propre. D'où l'idée que l'invention de l'écriture commence vraisemblablement avec l'écriture du nom propre, à l'orée même du langage. Cette idée sur le début de la naissance de l'écriture est renforcée par ce qui marque l'émergence de la civilisation humaine, la sépulture. Elle constitue un progrès décisif au niveau subjectif : l'inscription de l'identité du défunt va éterniser par l'écriture le nom de l'absent, et permettre d'en faire le deuil, soit de reconnaître la mort qui trouve là son fondement réel. Par ailleurs, du fait qu'un nom propre se transpose d'une langue à l'autre comme un « corps phonique⁴ », cela le rend indispensable au décodage des langues inconnues, ce qui renforce l'idée que l'écriture du nom propre a été un des facteurs les plus puissants dans l'acquisition de l'écriture et de sa phonétisation.

Au-delà du langage d'objet, les tentatives d'écriture qui pourraient s'émanciper du langage parlé se soldent par un échec. Toute écriture ne fait que transposer des énoncés et reste déterminée par la structure grammaticale qui caractérise toute langue.

4. Expression spécifique empruntée à Mustapha Safouan.

Dans ce rapport intime entre langage et écriture, celle-ci se constitue de pertes successives pour aboutir à la lettre de l'alphabet qui porte nom. Elle inscrit à la fois la différence et condense par sa matérialité le réel de la jouissance qui lui confère un caractère d'énigme. Une fois lue, elle repasse au langage auquel ce réel échappe, et ce manque pérennise l'énigme qu'il recèle, excluant que le langage soit réduit à un simple instrument de communication.

On a ainsi toujours écrit des faits de langage, au sens d'une référence faite au langage.

Or, le rêve, pour satisfaire aux nécessités de la représentation, utilise tous les procédés d'écriture que l'humanité a inventés. Celles-ci révèlent les lois qui régissent le langage, celles de la métonymie et de la métaphore. Écriture du rêve donc qui commémore à la fois une perte de jouissance, celle que le vivant cède pour entrer dans le langage, et paradoxalement tend à sa récupération. L'écriture du rêveur témoigne de l'existence d'un lieu Autre, cet Autre en lui dont il rapporte la parole, soit dans le rapport au langage.

Pas d'écriture donc qui ne soit écriture d'une langue articulée, le nom propre jouant un rôle essentiel dans son acquisition. La clinique avec les enfants montre que cette acquisition commence avec l'écriture de leur nom propre.

Ce rapport intime entre langage et écriture, Lacan l'explicite radicalement dans « *litraterre*⁵ ». Ce qui s'inscrit comme lettres dans les formations de l'inconscient n'est qu'effet de signifiant⁶. Alors que le signifiant est un semblant qui véhicule de la signification et de la jouissance, la lettre est ravinement, vide creusé, « godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance ».

La mise en évidence du rapport entre la lettre et le signifiant va orienter l'enseignement de Lacan vers la fonction de l'écrit, qui permet d'introduire ce qui est perdu, l'incommensurable, l'objet perdu du langage, soit cette perte que l'être subit à devoir entrer dans le langage.

Il ne peut y avoir de langage que d'une perte qui s'écrit d'une lettre.

Dans le cadre de ces considérations sur la lettre et le signifiant, le nom propre apparaît avoir spécificité qu'il conviendrait d'explicitier.

5. J. Lacan, Le séminaire, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, leçon du 12 mai 1971.

6. *Idem*.

II

L'abord du nom propre dans l'enseignement de Lacan

Le rapport entre langage et écriture a mis en évidence la perte que l'être parlant subit du fait de l'entrée dans le langage, celui-ci ne pouvant se réduire à un savoir de l'ordre d'une connaissance qui nous réduirait au silence. On parle parce que l'on manque. Et pour ce, on utilise des signifiants, ce que Lacan a promu dans son enseignement, comme l'élément fondamental du langage articulé.

Marqué d'une perte, son statut est d'être pure différence.

Si on le désigne par la lettre A qui en constitue l'essence, A différent de A inscrit ce statut (tout ce qui a été approché dans le premier paragraphe permet de saisir cette définition). Cette spécificité du signifiant de ne pas se signifier lui-même est au fondement même de la logique, ce que Lacan affirme dans le séminaire « la logique du fantasme ». Pour saisir ce fondement logique, le mathématicien allemand Gottlob Frege⁷ a fondé le zéro en construisant le concept « objet non identique à lui-même ». À ce concept ne peut correspondre aucun objet.

Zéro est le nombre qui lui correspond.

Ensuite, il construit le concept « identique à zéro » pour fonder le Un. Il lui correspond le nombre zéro. Il y a donc un nombre qui lui correspond. Un est le nombre qui correspond à ce concept. D'où création du Un comme identique à zéro, soit identique à une pure différence, sur fond d'absence d'un objet, ce qui n'est pas sans conséquences : il n'y a pas d'adéquation entre le mot et la chose. Ce qui oblige le sujet à recourir à d'autres mots pour l'identifier, sans en épuiser le sens, puisque quelque chose échappe toujours au sens, se situe du côté du non-sens. Cette inadéquation que le langage impose fait surgir la question de l'être.

Question brûlante pour l'être parlant, à l'orée de son entrée dans le langage, et donc ce qui, dans l'impossibilité d'y répondre, rend l'identification structurellement nécessaire.

Pour cela, le sujet fait appel à l'Autre en se dotant d'un signifiant, prélevé sur l'Autre, qui tout en constituant le support incontournable de son désir, trait unaire de l'ordre de la lettre, ne peut dire l'être. Support du désir, il n'est qu'une référence pour le sujet et non pas sa présence. Il donne support à l'être, mais ni n'en répond, ni n'en satisfait l'essence. Ce qui laisse l'être suspendu à un fait de dit.

7. Gottlob Frege, « Les fondements de l'arithmétique », *L'ordre philosophique*, Paris, Le Seuil.

Où se manifeste alors la présence du sujet ?

Le trait unaire est frappé de refoulement. Mais dans sa quête d'être, le sujet insiste pour faire surgir ce signifiant, d'où se constitue, dans la répétition signifiante, le savoir inconscient, qui loin de répondre à l'être, en accentue la quête.

Cependant, l'inconscient reste le lieu où dans l'après coup, la présence du sujet et son autonomie sont préservées.

Ce préalable était nécessaire pour introduire la fonction du nom propre dont l'importance a déjà été évoquée dans la partie I de ce texte.

Il s'agit maintenant de le définir plus précisément, pour déterminer sa place dans le processus subjectif, en tirer les conséquences.

Lacan consacre à cette question les premières leçons du séminaire neuf « l'identification », et la reprend dans le séminaire douze « les problèmes cruciaux de la psychanalyse ».

Le point de vue du linguiste et du logicien vont être délibérément écartés pour ne retenir que celui propre à la psychanalyse.

Qu'est-ce qu'un nom propre et quel rapport entretient-il avec les éléments structuraux minimaux qui viennent d'être évoqués ?

Que le nom propre désigne un sujet, faisant de lui un être irremplaçable, semble à première vue une évidence, et il n'est pas rare de le voir réduit, même dans notre champ, à un S_1 , au signifiant enregistré à l'état civil. Or, cette question est fort complexe, ce que Lacan n'a pas manqué de souligner, laissant des zones d'ombre que certains avatars de la clinique analytique permettent d'éclairer, au moins partiellement.

Qu'est-ce qu'un nom propre ?

Un « corps phonique » de l'ordre de la lettre. « Il est ce qui met en rapport l'émission nommante avec quelque chose qui de par sa nature radicale est de l'ordre de la lettre⁸. »

Pour exister a minima, il faut un nom et un corps. Il en faut plus pour naître à la parole, car ce nom relève d'une transmission qui opère au cœur du sujet et appelle à parler, à désirer, soit à s'inscrire dans la loi de la structure, celle du langage.

8. J. Lacan, Le séminaire, *L'identification*, leçon du 10 janvier 1962.

C'est au moment du surgissement du désir que Lacan qualifie d'ontologique que la fonction du nom propre est introduite.

Il va prendre appui sur la séquence clinique du « rêve » des deux girafes, tiré du cas célèbre de Freud, la phobie du petit Hans.

En se réveillant le matin, Hans va raconter à son père qu'il a vu dans sa chambre, « une grande girafe, et une girafe chiffonnée, la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors, elle a cessé de crier, et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée⁹ ».

Hans ne fait que faire l'aveu d'une opération qui a eu lieu à son insu, ce que Lacan interprète comme le point de départ de son identification fondamentale, celle au trait unaire, par laquelle il tente de se soustraire aux effets du caprice maternel.

Ce moment logique n'est pas pensable sans l'entrée en fonction du nom propre, ce qui sera abordé précisément dans la suite de ce texte, avec l'abord de sa transmission.

Où situer ce point d'amarre du nom propre ?

En référence au chapitre 7 de la « Traumdeutung » de Freud, Lacan procède à un réexamen du circuit qui s'établit entre les différentes instances, conscient, inconscient, préconscient, repris ici très succinctement. Le remaniement qu'il impose au texte freudien permet, en adoptant la séquence « conscient, inconscient, préconscient », de soutenir que ce que reçoit le sujet du dehors comme signes de perception est au préalable traité par l'inconscient, pour faire retour au conscient à travers le subconscient¹⁰ (fig. 1).

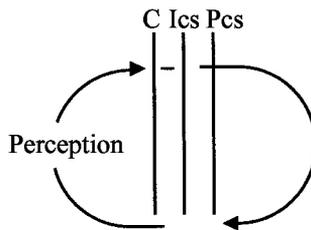


Fig. 1

9. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Le Seuil, 1954, p. 116-117.

10. J. Lacan, *Le séminaire, L'identification*, leçon du 10 janvier 1962 (version de l'ALI), p. 96.

L'inconscient, comme lecteur de signes, fait de la lettre l'essence du signifiant. C'est ce qui permet à Lacan d'avancer que c'est à partir de ces signes que le langage prend son attache au réel¹¹.

Soit, lorsqu'il parle, le sujet traduit sans le savoir la lecture d'un signe en lettre, laquelle lettre informe le préconscient qui la transmet au conscient, pour repasser au signifiant. Autrement dit, c'est l'inconscient qui commande nos pensées. En cela, il est « le discours de l'Autre », ce dont l'écriture du rêve témoigne.

Or que cherche l'inconscient ?

Retrouver l'identiquement identique, soit le perçu de la première marque originellement refoulée, celle d'une perte première dont les retrouvailles s'avèrent impossibles. C'est ce que Lacan désigne du terme d'objet « a », un objet sans idée, l'objet perdu du langage, qui constitue un vide d'être : l'inconscient est troué. D'où son insistance à se répéter, qui traduit l'insatisfaction d'une recherche vouée structurellement à l'échec. De cette perte première découle l'appel à l'Autre qui se traduit par une question sur sa fiabilité : à cet Autre, peut-on se fier ?

Or, dans ce circuit entre intérieur et extérieur, le nom propre en tant qu'il constitue la permanence de l'identique apparaît comme le garant de la circularité de l'information entre le dedans/dehors. « Il fournit une information constante à ce qui dans le langage est prêt à recevoir l'information du trait¹² », ce qui constitue l'assise de la question du sujet sur son être, qui, en organisant son monde perceptif, lui permet ni plus ni moins de penser.

Pour le dire autrement, cette nomination latente donne sens au désir, en assurant une continuité dedans/dehors, nouant le désir du sujet à celui de l'Autre, ce qui constitue la topologie comme structure.

Faut-il ajouter qu'à ce nom est rattachée toute l'histoire du sujet, fût-elle inventée, ce qui explique que le savoir inconscient se nourrit de cette histoire, et que le désir en porte la marque. De ce fait, le nom propre se trouve pris dans un lien intergénérationnel, où la mort et le sexe sont directement concernés.

Il fait l'objet d'une transmission.

11. J. Lacan, Le séminaire, *L'identification*, leçon du 10 janvier 1962 (version de l'ALI), p. 89.

12. J. Lacan, Le séminaire, *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 6 janvier 1965.

III

Un signe qui fait destin : la transmission du nom propre

Lacan reconsidère la fonction du nom propre dans le cadre d'une interrogation sur la fin de l'analyse, à partir de l'article de Freud, « l'oubli du nom Signorelli ». « Il n'y a absolument rien à ajouter à son discours (celui de Freud), il n'y a qu'à y ajouter, ici, signans et signatum. C'est ici qu'assurément la fonction du nom propre prend assez d'intérêt¹³. » Il n'en dit pas plus sur le signans et signatum, mais ajoute que ce nom doit être donné par quelqu'un d'autre. Poursuivant sa réflexion, il souligne ce qui au cœur de la subjectivité relève d'une logique de l'instant du regard, où dans un temps sans épaisseur, vont être condensées les trois dimensions passé-présent-avenir¹⁴.

La lecture que je fais des indications que donne Lacan, corrélée à l'expérience de la cure, me permet de soutenir l'hypothèse que la transmission du nom propre a lieu dans ce moment logique, où le sujet fait l'épreuve de la castration.

En quoi consiste-t-elle ?

À transformer une demande de jouissance absolue, mortifère, dont la jouissance sexuelle est le mirage, en une jouissance partielle compatible avec la vie, qui inscrit le sujet dans la loi du désir.

Cela nécessite un détour.

Dans sa relation première à l'Autre maternel symbolique, ou à son substitut, le sujet est pris tout aussi bien dans son désir, que dans sa jouissance : à la fois identifié au phallus imaginaire de son manque, et objet de sa jouissance, il trouve sous ce mode un ancrage à son être dans le registre du langage, comme dans celui de la jouissance, non sans mal : il est joui, jouit d'être joui, veut jouir de l'Autre. Autant dire que la jouissance absolue qu'il vise le voue à l'impossible : le rapport sexuel n'est pas réalisable.

Mais un évènement psychique structural décisif va advenir : à un moment donné repérable dans la clinique, la mère passe d'un statut symbolique à un statut de réel¹⁵. La grande girafe dans la séquence du petit Hans citée plus haut, en est une présentification. Le statut de réel, c'est la perte comme impensable, insymbolisable de la mère¹⁶, qui laisse les traces d'une détresse originelle que le symptôme va venir marquer.

13. J. Lacan, Le séminaire, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 6 janvier 1965.

14. J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, Le Seuil, p. 197.

15. P. Bruno, séminaire Toulouse, année 2005-2006.

16. Deux termes empruntés à Pierre Bruno, séminaire Toulouse, 2006.

Le rêve d'un analysant, se démenant entre père, mère, femme et symptôme est encore plus parlant. « Je marchais sur une route, ma femme derrière moi. Au bout d'un moment je me suis retourné. Ce n'est plus ma femme, mais ma mère... à un moment, je ne la vois plus. Un enfant est venu me dire qu'elle est morte, tombée du pont, la tête fissurée ». Mesurant l'importance de ce rêve, il y repère son symptôme, dans cette fissuration de la tête dont il porte lui-même la marque sur son propre corps, marque d'une perte dont la fonction est de le soustraire à la jouissance maternelle. Dans le même mouvement, le père, jusque là vécu comme absent, va prendre un statut jusque là inaperçu. Il dit « ce coin, je ne vais plus le quitter », à entendre qu'il saisit là la première manche de ce qui va le mettre sur la voie du désir, au rendez-vous de ses déterminations premières.

Le symptôme apparaît donc comme une invention du sujet, qui lui est propre, et ne relève d'aucune demande. Il vient répondre comme limite à ce réel menaçant où il risque d'être englouti, en refusant d'être joui. Ce socle, « le Ground¹⁷ » de la mère réelle, n'est pas sans conséquence. Cette limite marque structurellement l'interdit de l'inceste, dans un bouleversement à plusieurs niveaux, à partir de quoi va s'édifier la subjectivité humaine.

Cette perte laisse les traces d'une passion d'être, que le symptôme exacerbe en poussant le sujet à savoir. D'où l'appel au père auquel le sujet adresse sa demande, dans le registre du savoir et de la jouissance. C'est dans ce moment de risque absolu, « carte mère » de la structure, que le nom propre est transmis et que le vivant naît au désir.

La demande est refoulée, et reste sans réponse. Face à la béance du réel qui s'ouvre au sujet vient prendre fonction le père réel comme agent de la castration, qui déboute l'enfant de sa position de phallus imaginaire, et suspend la jouissance absolue comme désir de mort, la réduisant à son lieu, que Lacan écrit $S(\mathcal{X})$, place d'un vide sur lequel viennent s'articuler les coordonnées du désir. Cette logique ne peut fonctionner que sous une condition incontournable : il faut que ce père soit paré d'une légitimité au regard du sujet qui peut alors consentir à ce que « ce père » soit l'agent non castré de la castration. Dans ce temps logique de l'instant du regard, à l'amour que l'enfant adresse au père, il reçoit le Signe du nom propre qui s'équivaut à une parole d'amour, qui lui ouvre la voie au désir en élidant la Chose dont en tant que sujet il portera toujours la trace énigmatique.

« Pour être une femme, il faut être vue et nommée », cri d'appel d'une analysante qui met l'accent sur le primat du scopique par lequel le sujet tente de s'inscrire dans le désir de l'Autre, et lève toute ambiguïté sur la nécessité de la reconnaissance

17. J. Lacan, Le séminaire, *Ou... Pire*.

par ce Signe qui lui permet se compter à son tour dans la chaîne des générations comme fille ou fils de.

Dans cette opération, le sujet engage sa responsabilité : il interprète, invente, mais pas tout seul : il lui faut un père vivant qui accorde la loi avec la vie.

Ainsi, entre signans et signatum, entre ce qui fait Signe et ce qui s'en dépose, cette opération se renouvelle chaque fois que le sujet prend la parole, pour qu'il puisse s'orienter entre désir et jouissance.

Mais si la castration est irréversible, la solution du névrosé reste fragile, tributaire des mauvaises rencontres dont le sujet peut être l'objet au cours de son existence.

Dans un article¹⁸ qui relate une épidémie de suicides d'adolescents, l'auteur souligne cet effacement du nom qui a laissé ces adolescents sans appui pour soutenir leur être face à la béance du sexuel, ce qui les a précipités vers la mort.

« Ce gommage » identitaire est une pratique courante de l'idéologie coloniale. En Algérie, il était courant de rencontrer des noms réduits à un sigle, le même pour des milliers de famille, SNP : sans nom patronymique, pour d'autres à des injures, comme signes de déchéance dont ces sujets ont fait l'objet.

La perversion des instances coloniales visait la mort de l'être de ces sujets, avant même leur naissance, les réduisant à l'inexistence, châtement bien plus radical que leur mort réelle.

Une constante est à souligner : quel que soit l'angle d'incidence de l'atteinte de la transmission, la chose sexuée fait toujours retour sous la forme d'une jouissance mortifère qui peut emporter le sujet.

Deux exemples cliniques vont permettre de clarifier cette question.

IV

Autour de « l'oubli du nom Signorelli »

Cet évènement d'une importance décisive, repéré par Freud comme « le noyau traumatique [...] face à un danger qui le dépasse », va le préoccuper pendant de longues années, l'obligeant à y revenir à plusieurs reprises¹⁹.

18. M.-J. Sauret, Le séminaire de Toulouse, *La disqualification du nom*, 15 novembre 2005.

19. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, *Lettres à Fliess*, numéros 94 et 96, *Résultats, idées, problèmes*, « Sur le mécanisme de l'oubli », Paris, PUF, p. 99, et *Psychopathologie de la vie quotidienne*, « Oubli des noms propres », Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 7.

C'est au cours d'une excursion en Italie que Freud va rapporter à son compagnon de route une anecdote concernant les habitants de Bosnie Herzégovine. Il lui apprend que ces gens se résignent facilement devant la mort, mais omet sciemment de dire que ces patients accordaient une telle importance à la jouissance sexuelle que leur vie n'avait plus aucune valeur. Or, cet élément écarté venait recouvrir le souvenir pénible qui préoccupait Freud : un de ses patients s'était suicidé à Trafoï juste quelques semaines auparavant, et ce, en raison de troubles sexuels. Sexe et mort étaient donc au rendez-vous dans cette conversation qui se voulait légère. Pour faire diversion, Freud va conseiller à ce compagnon d'aller à Orviéto visiter les fresques du jugement dernier et de la fin du monde du peintre... (?)... À l'endroit du nom du peintre, il va buter : ce nom si familier va lui demeurer introuvable. Il va vivre dans un état d'agitation, en difficulté pour retrouver ses mots, envahi de sensations fortes, de représentations vives inhabituelles. Et ce, jusqu'à ce que le nom oublié lui soit communiqué.

Au lieu du nom introuvable, ce qui lui vient sont des noms de substitution : Botticelli et Boltrafio, soit qu'à une suite de lettres oubliées, le nom de Signorelli, se substitue une autre suite sans aucun sens, dans le lien au contexte qui l'oppressait, celui du sexe et de la mort. D'où Freud dégage la structure du symptôme analytique, comme un assemblage de lettres qui a pour fonction de faire limite à la dérive de jouissance dans laquelle il se trouve pris.

Lacan, reprenant Freud quand il abordera cet oubli²⁰, en fera le modèle de l'inconscient, un assemblage de lettres soulignant une congruence de structure entre inconscient et symptôme dont l'analyse délivre les signifiants qui font signe, et dont la lecture les fait passer à l'écriture au niveau de l'inconscient. En effet, dans ce contexte de l'oubli, Freud, identifié à un médecin dans l'impuissance de répondre au réel du sexe et de la mort, cède sur son désir. Dans une logique imparable, c'est la lettre Sig, celle de son désir qui disparaît par le trou sans fond de la béance du sexuel, à laquelle le symptôme répond par la substitution de l'écriture de traces de phonèmes comme signes qui ne signifient rien, Boltrafio et Botticelli.

C'est ce qui permet à Lacan d'explicitier le ressort du désir : son support est une lettre comme écriture d'une trace essentielle, substituée à la trace phonématique première, celle qui intéresse la déclaration du nom propre, et derrière elle, le Nom du père.

20. J. Lacan, *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 13 janvier 1965 (version de l'ALI), p. 94.

Le syndrome de Gramsci²¹

Dans une fiction intitulée « Le Syndrome de Gramsci », Bernard Noël témoigne directement d'un avatar de la transmission du nom propre. Il s'agit d'un récit que le narrateur adresse à une amie, décrivant une expérience subjective des plus éprouvantes, qui se révèle par l'oubli d'un nom propre, celui de Gramsci, révolutionnaire italien que le régime fasciste avait emprisonné dans le but proclamé de l'empêcher de penser.

C'est au cours d'un dîner, chez un ami en Toscane, que l'évènement s'est produit.

Alors qu'il parlait avec P, sa phrase s'est cassée sur un gouffre, emportant avec elle le nom de Gramsci qui disparut de sa mémoire. « Il est impensable pour moi de ne pouvoir le prononcer aussi spontanément que mon nom propre²². » Un même contexte, celui d'être empêché de penser, a opéré pour le choix du nom oublié, le laissant dans l'impossibilité de se penser « être », et va occasionner un effondrement qui a fragilisé « l'attache de la langue au corps », celle « où l'alliage de l'énergie corporelle et de l'élan du langage donne naissance à la pensée ». Les mots ne peuvent ni circuler, ni s'articuler, le laissant au bord d'un gouffre qui risque à tout moment de l'engloutir. La situation que vit le narrateur est en tout point comparable à celle de Freud, à ceci près que nul nom de substitution n'est venu faire limite à ce qui, à travers des formulations saisissantes, va le menacer durablement. Le suspens de l'éliision de la Chose le laisse aux prises avec une menace intérieure permanente dont le corrélat n'est que désordre perceptif et confusion.

Au contraire de Freud, les retrouvailles du nom oublié n'amènent aucun apaisement. Cet oubli va faire symptôme pour le mettre sur la voie de son élucidation par l'écriture que sous-tend sa parole, adressée à un Autre.

En revenant sur ses pas pour analyser les évènements qui ont précédé le dîner, il s'est aperçu qu'un malaise était déjà là, dès son départ de Paris. Incapable de désigner les choses, celles-ci lui faisaient signe.

Le ver était déjà dans le fruit, et le symptôme oubli va le révéler en le mettant à nu.

Avant le dîner, au cours de la visite de la sculpture, une terrible angoisse l'a saisi, avec la sensation d'avoir perdu les limites de son corps.

21. B. Noël, *Le syndrome de Gramsci*, édition POL, 1994.

22. B. Noël, *Le syndrome de Gramsci*, p. 11-14.

De là va émerger le premier souvenir, « une blessure qui déchire son souffle ». Il avait douze ans, accompagnait seul son père mort. « Son visage cyanosé, étouffé par son propre cerveau », va s'imposer à lui, et le poursuivre jusqu'à ce que dans son souvenir, la violence qui y est inscrite va s'effacer. Elle laisse place à un apaisement qui signe pour lui la reconnaissance de la mort du père, et avec lui, les retrouvailles du père du nom.

Il peut alors repérer « l'instant fatal », cause de son mal.

La veille, à Paris, une scène « innommable » s'était produite.

Devant remettre un paquet postal à des voisins fort familiers, il frappe à leur porte, l'ouvre en s'annonçant, et voit quatre personnages assis, « immobiles et silencieux, nimbés [...] d'une lumière anémiée qui rappelle la mort ».

N'en recevant aucun signe de reconnaissance, il est envahi par une horreur. Il va leur laisser le paquet et s'en aller. Les éléments signifiants de cette scène, qu'il va accrocher aux wagons de l'oubli, présentent une coloration sexuelle et mortifère qui lui confère la densité d'une scène traumatique.

Mais ce n'est point là simple contingence.

L'attentat sexuel

Une mauvaise rencontre avec le réel du sexuel a bien eu lieu dans sa vie.

Le narrateur en fait la révélation dans un ouvrage intitulé « La maladie de la chair²³ », publié juste après « le syndrome de Gramsci ». À l'âge de sept ans, alors qu'il aidait son père, infirme grabataire et aveugle, à se mouvoir, ce dernier fit une chose impensable : il a pris la main de son fils et y a mis son propre sexe. « Cette chose crue » a eu sur l'enfant l'effet ravageant d'une torpille.

En prenant statut de père jouisseur, ce père a annulé le nom, faisant vaciller les supports structuraux du désir du fils.

Dans les deux scènes, celle du dîner, comme celle de « l'instant fatal », se retrouve une répétition signifiante qui évoque la mort et le sexe. Sous-tendues par celle de « l'attentat sexuel », elles suscitent en lui un sentiment de mort imminente, comme s'il était exposé au danger d'être violé par un extérieur dont nul ne pouvait l'en protéger.

23. B. Noël, *La maladie de la chair*, Paris, « Petite bibliothèque ombres », 1995. Je remercie Marie-Pierre Vidal de m'avoir fait connaître cet écrit.

Le symptôme de l'oubli du nom de Gramsci va donc lui permettre de traiter cette horreur première qui lui a donné « la certitude de l'existence du mal », mettant à nu les effets saisissants du défaut du Signe dans la déliaison entre le langage et le corps, sous la menace de la Chose.

Comme un moment de conclure

Grâce à l'écriture, un savoir est produit, mais un savoir qui ne sert à rien comme le dit le narrateur. Il choit emportant avec lui la jouissance qui l'encombrait. Et dans la hâte émerge alors la détermination première, un énoncé de la mère sous lequel il était épinglé, un S_1 : « le pauvre enfant disait-elle, comment supportera-t-il la vie ?... elle le disait devant moi, et je me détournais pour cacher mes larmes ou pour confirmer son jugement [...] J'ai sous la peau l'équivalent d'un rire jaune qui tout à coup me prend dans le bonheur. Ce mal a peut-être appelé l'autre. Et il fallait bien que ce dernier finisse par convoquer la fin²⁴ ». Dans ce moment tragi-comique, le sujet dénonce la position d'objet « a » qu'il occupait dans le rapport à sa mère, et dont il jouissait, dévoilant le dessein premier du sujet, réaliser le rapport sexuel.

Ce qui valide la citation de Freud mise en exergue de ce texte. En le disant, il ouvre l'accès à ce vide d'Autre, pour retrouver les assises de son désir.

Ces deux cas de figure montrent la défaillance de la transmission du nom propre et le retour menaçant de la Chose, qui permet d'affirmer que la fonction de la lettre comme condition première de son élision protège le sujet des effets de torpille du sexuel.

Il reste à saisir comment, au terme de la cure analytique, le passage du signe à la lettre vivante va pouvoir s'opérer.

V

La solution du névrosé...

La transmission du nom propre a montré comment à partir du Signe, le sujet naît au désir, ouvrant à la possibilité de cette jouissance mystérieuse, hors symbolique, dans le corps, dont le sujet jouit mentalement jusqu'à ce qu'elle se symbolise et s'écrive $S(\mathcal{A})$. C'est ce lieu de pure existence que vise la fin de l'analyse.

24. B. Noël, *Le syndrome de Gramsci*, p. 109.

Or, qu'est-ce que les coordonnées du névrosé nous livrent ?

Elles prennent appui sur ce vide, $S(\mathcal{A})$, que la logique révèle comme paradigme de l'impossible qui se produit du langage. À cet Autre énigmatique qui ne répond pas va venir se substituer un objet, objet « a » de l'ordre du réel, qui constituera l'objet cause du désir du sujet dans son fantasme fondamental, par quoi il se donne un droit légal à la jouissance. À partir de quoi, le sujet peut se compter Un en se donnant un support identificatoire, un S_2 , cette trace phonématique qui se substitue à celle du nom propre, d'où va se constituer le savoir inconscient. Ce savoir, dans le rapport au phallus, est dans le registre du symbolique. À ce support vient se subordonner l'image du corps $i(a)$, celle du moi idéal, qui joue un rôle fondamental dans le processus de l'identification en faisant tenir le corps dans son accroche au signifiant.

Le sujet ne pouvant subsister qu'entre deux signifiants, fait appel à un deuxième signifiant, chronologiquement second, logiquement premier, un S_1 , qui loin de répondre à S_2 , ne s'avère être que le substitut de l'identification première au phallus imaginaire, et s'équivaut à « a ». Entre eux s'établit une béance qui maintient en fonction le désir dont le sujet peut s'orienter. Et cette béance n'est autre que $S(\mathcal{A})...$ et ses impasses.

Cette solution n'est pas satisfaisante.

Elle ne répond pas à la raison d'être du sujet, celle d'une jouissance du corps qui résiste à passer au signifiant. À cette vérité de l'être, le savoir inconscient ne peut répondre. Il laisse le sujet assujetti à la demande du phallus, qui perpétue l'empire du père, suscitant une angoisse de castration chez l'homme, celle de la perte d'amour chez les femmes.

Au niveau du moi idéal, la capture imaginaire de « a » cristallise l'imaginaire du sens, en poussant le sujet à vouloir se conformer aux idéaux parentaux, dans le but non avoué de faire exister le rapport sexuel : aimer pour être aimé, ce qui établit le double sens, et entrave le désir.

L'inconscient s'avère ainsi être un savoir mensonger, en défaut par rapport à l'être, lequel être vise la vérité. Or cette vérité n'a rien à voir avec l'inconscient, qui n'est que le rêve voué structurellement à l'échec des retrouvailles avec ce « a », objet de la perte originelle. Par contre, cette vérité a à voir avec le symptôme qui, comme marque du non rapport sexuel, a statut de vérité. Comme événement de corps, il s'introduit par ce « a » du moi, pour déjouer le mensonge de l'inconscient, et l'ignorance dans laquelle se fourvoie le sujet en prenant la demande de l'Autre pour son désir, le vouant à l'insatisfaction, voire à l'impossible. Le symptôme s'avère être alors le sésame dont se sert le discours analytique, pour débarrasser le sujet de ce qu'une Demande inavouable père-siste en toute ignorance, pour le faire jouir et souffrir.

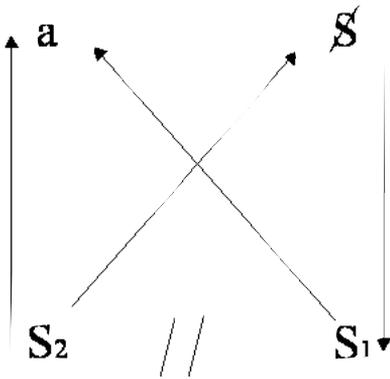
« Ce qui est visé dans la cure, c'est donc d'en finir avec ce « a » capturé imaginairement dans le moi pour que la structure se révèle pour ce qu'elle est, S (~~X~~), point d'énigme dont le savoir tire sa force²⁵ », en allant au-delà du savoir insu que la psychanalyse révèle à partir de l'analyse du symptôme.

Cette possibilité est offerte à chaque analysant dans le dispositif de la cure orienté par le discours analytique dont désir de l'analyste est le curseur.

De longues années d'enseignement ont amené Lacan dans les années 1970 à le construire, en promouvant la fonction de l'écrit, dans le recours à la logique formelle, à l'instar des mathématiques, pour briser le foisonnement du sens dans la langue qu'il va écrire en un seul mot : lalangue.

Il a ceci de particulier de placer le sujet dans les conditions initiales où son désir a émergé, sur fond d'un Autre qui ne répond pas. Avec l'analyste en place de semblant d'objet, la question de l'être va surgir du côté du sujet, et avec lui la faille au regard de laquelle vient prendre place le symptôme au cœur de l'inconscient. On peut dire que le discours analytique inscrit les conditions aux limites à partir desquelles vont se produire les changements structuraux que l'analyse permet d'atteindre.

Écriture du discours analytique



Le discours est déterminé par 4 places :

L'Agent l'Autre

La vérité la production

Quatre lettres occupent ces places dans une combinatoire qui constituent une figure topologique.

Figure 2

Le cadre analytique, qui offre un lien à deux, est une duplication du processus subjectif basé sur la visée du rapport sexuel, mais en tant qu'irréalisable.

Ce qui s'en produit, c'est l'amour et l'écrit. C'est ce qui opère, à partir du discours de l'analysant, selon un processus où, à partir de ce qui se dit, l'analyste lit autre chose qui permet le passage du registre de l'imaginaire, au signifiant, puis à la lettre dont elle est l'essence.

25. J. Lacan, Le séminaire, *D'un Autre à l'autre*, leçon du 30 avril 1969.

Lettres mortes, Lettre vivante

Lacan introduit ces termes dans la conférence « La Troisième » : « c'est à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel ».

Tout indique que ces lettres mortes proviennent de l'analyse du symptôme comme assemblage de lettres qui touchent au réel, mais lettres qui n'arrivent pas à destination, l'inconscient n'ayant pas de destinataire. Relatives à une jouissance hors corps, leur destin est de choir, emportant avec elles des résidus de jouissance dont le sujet se sépare.

Le processus peut se poursuivre jusqu'au niveau de l'incidence signifiante originelle où se repèrent les signifiants primordiaux avec lesquels le sujet s'est construit, soit S_2 en place de vérité et S_1 en place de la production, ce qui suppose que le fantasme fondamental a été construit, et que le sujet a repéré l'objet « a » auquel il était assujéti. Le problème se pose alors de savoir comment sortir de cette construction, qui pourrait éterniser la jouissance liée à l'inconscient.

Y a-t-il plusieurs chemins pour parvenir à la sortie ? C'est une question à débattre.

J'en propose une, celle de revenir au temps premier du temps logique, l'instant du regard où se joue pour chaque sujet le rapport de l'amour à l'écrit.

C'est le retour au Signe qui a enclenché le ressort de l'amour et fait naître le désir au point où le sujet a pris nom, qui permet la séparation avec l'Autre. La construction vole en éclats, dans le franchissement des deux barres du discours analytique.

Dans un premier temps, qui correspond à la figure 3, c'est la partie construite qui se modifie.

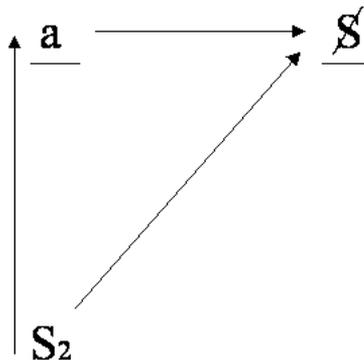


Figure 3

– S2 se fait coupure sur le corps et comme marque ouvre la voie au réel du symbolique, en faisant le lit de la lettre vivante²⁶, écriture de cette trace phonématique du nom propre, qui correspond à la barre entre « a » et S₂, la seule qui arrive à destination, qui s'incarne inscrivant l'être de désir. Elle « fait raccord entre jouissance encore possible du pas-tout du sens et castration incontournable de l'impossible à dire²⁷ ». Elle fait cesser la quête d'être, accomplissant la castration maternelle. Cette opération est corrélative de la chute du double sens qui s'abolit, délivrant le sujet de son aliénation au père, et où l'amour narcissique fait place à une signification vide : j'aime.

Un nouvel imaginaire se met en place pour un nouvel amour.

Du côté du fantasme, l'objet a devient la cause du désir où le sujet se laisse à l'être.

Dans un deuxième temps, qui correspond à la figure 4.

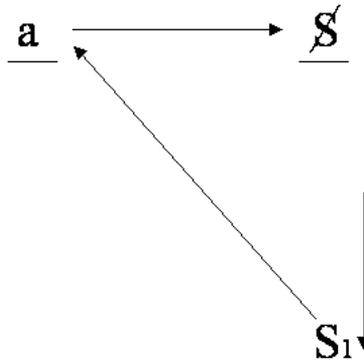


Figure 4

– S1, c'est cette production tant attendue que Lacan désigne par le terme de « bêtise ». C'est le signifiant, signifié du sujet dans le désir de la mère, qui dévoile la position d'objet qu'occupait le sujet comme bouchon de son désir. Cet objet fonctionne au regard de ce lieu de la vérité, S (~~A~~). S₁ est tout autant le substitut du phallus imaginaire, que le signifié qui désigne le sujet comme objet de jouissance de la mère. Une fois cet énoncé lâché, c'est le phallus symbolique qui vient s'inscrire, phallus spécifié de l'écrit, à différencier de celui de la relation signifiante²⁸.

26. J. Lacan, Conférence « la Troisième ».

27. J. Lacan, Le séminaire, *Encore*, p. 55.

28. J. Lacan, Le séminaire, *Encore*, p. 31.

Entre ces deux termes, Lettre et Φ , peut s'écrire ce qui donne accès à des états de pure joie de l'existence, S (\bar{A}), comme conséquence de l'opération analytique, que Lacan désigne du terme : La structure.

Quant au symptôme, il se libère comme être de vérité dont le savoir devient la cause pour se conjoindre à cet être de désir qu'est la lettre pour un nouveau nouage qui constituera le sinthome auquel le sujet peut s'identifier.

Tel est ce long trajet que ce Signe a parcouru pour enfin s'écrire.

De nombreuses questions se posent, dont au moins celle-ci : quel degré de stabilité offre cette solution ? C'est l'ébauche d'un travail à poursuivre...